

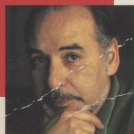
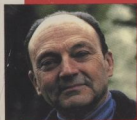
25 Prix Goncourt

Résumés, analyses, commentaires

Véronique Anglard

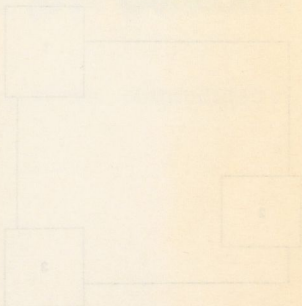


Roger Ikor, **Les Eaux mêlées** /
Maurice Druon, **Les Grandes
Familles** / Marguerite Duras, **L'Amant** /
Marcel Proust, **A l'ombre des jeunes filles
en fleurs** / Didier Decoin, **John l'Enfer** /
Michel Tournier, **Le Roi des
Aulnes** / Tahar Ben Jelloun,
La Nuit sacrée /
Jacques Laurent, **Les Bêtises** /



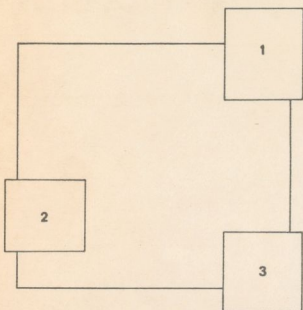
36666869

MARABOUT SAVOIRS



EL 8° Z
6755

Afin de vous informer de toutes ses publications, **marabout** édite des catalogues où sont annoncés, régulièrement, les nombreux ouvrages qui vous intéressent. Vous pouvez les obtenir gracieusement auprès de votre libraire habituel.



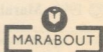
Les illustrations de la couverture :

1. **Marguerite Duras**, Document Gamma, photo A. Denize.
 2. **Michel Tournier**, Document Gamma, photo Ulf Andersen.
 3. **Tahar Ben Jelloun**, Document Gamma, photo Ulf Andersen.
-

Véronique ANGLARD

25 prix Goncourt

Résumés, analyses, commentaires



Chez le même éditeur :

Œuvres littéraires résumées et commentées :

- *100 livres en un seul* (M. Arnould, J.-F. Coremans)
- *25 grands romans français résumés et commentés*
(G. Conio)
- *25 chefs-d'œuvre du théâtre français résumés
et commentés* (G. Conio, parution 1994)

© 1993, Marabout, Alleur (Belgique)

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est interdite sans autorisation écrite de l'éditeur.

INTRODUCTION

*Nous remercions vivement Monsieur Hervé Bazin,
qui nous a autorisée à consulter les archives
de l'Académie Goncourt, et le personnel
des Archives municipales de Nancy.*

Chapitre premier

De la nature et de l'importance de l'œuvre

Section I. — De la nature de l'œuvre

Section II. — De l'importance de l'œuvre

Section III. — De la méthode de l'œuvre

Section IV. — De la conclusion de l'œuvre

Nous remercions vivement Monsieur Henri Bataillon
qui nous a autorisé à consulter les archives
de l'Académie Goncourt, et le personnel
des Archives municipales de Nancy.

Paris, le 15 mai 1928.

Le Directeur de l'Académie Goncourt, Monsieur Henri Bataillon.
Monsieur le Maire de Nancy, Monsieur le Directeur des Archives municipales.
Monsieur le Directeur de l'Académie Goncourt.

INTRODUCTION

Dans cet ouvrage, en toute modestie, nous nous sommes érigée en une sorte de « super-jury Goncourt ». Nous avons choisi, parmi les titres décernés depuis 1903, ceux qui nous paraissaient le mieux mériter la palme. Ce retour sur le passé nous a permis d'heureuses découvertes et nous espérons que ce travail fera réapparaître à l'étal des libraires quelques titres injustement oubliés.

Nous avons distingué les titres qui avaient le mieux vieilli, ce qui, après tout, n'est pas un si mauvais critère pour juger de la qualité littéraire d'un texte. Les romans sont classés, en fonction des options dominantes, en quelques chapitres :

- La critique des mœurs
- Le roman mythologique
- L'écrivain et ses miroirs
- A la rencontre de l'autre
- A la recherche de l'ailleurs

Il en résulte une manière de tableau littéraire — et même historique — du siècle, qui en vaut un autre.

Notre objectif ? Donner envie de lire ces romans et faciliter cette lecture. En effet, la difficulté, aujourd'hui, réside non dans le manque de livres mais au contraire dans leur extraordinaire prolifération. Comment choisir ? L'amateur finit par être désorienté. Pire même, découragé. D'où l'intérêt d'un ouvrage qui permet d'aller, comme le nôtre, plus vite à l'essentiel.

Mille excuses pour les auteurs non élus et bonne lecture à tous.

UN PRIX PRESQUE CENTENAIRE

Le Goncourt a presque cent ans

Le prix Goncourt a quatre-vingt-dix ans. A-t-il rempli le projet d'Edmond de Goncourt? Celui-ci voulait que les Dix Jurés représentent le parti du progrès, contre l'Académie française, institution rétrograde qui avait ignoré les naturalistes, un mouvement d'avant-garde, à l'époque. Or, devenue elle-même une institution, l'Académie Goncourt a endossé le rôle de gardienne de l'orthodoxie.

A son passif : elle oublia Apollinaire, Colette, Mac Orlan, Cendrars. Elle fut effrayée par Céline. Elle ignore Camus. Obtenir le prix Goncourt apparaît aujourd'hui comme une consécration à bien des écrivains qui n'ont pas besoin de publicité pour vendre leurs romans.

A son actif : elle couronna Proust, Malraux, Julien Gracq, Marguerite Duras... En outre, le prix Goncourt a entraîné dans sa dynamique les autres grands prix littéraires, le Renaudot, le Fémina, etc.

Célèbre polémiste et romancier de la première moitié du XX^e siècle et lauréat du Goncourt, Henri Béraud soutenait que les prix littéraires ne sauraient être supprimés sans donner raison à l'envie des malchanceux. En 1923, Léon Deffoux constate que les bons auteurs sont toujours reconnus par le public et que les prix ne contribuent qu'à alimenter les faux espoirs des amateurs besogneux. Voire...

Un défi contesté

Depuis sa fondation, le prix Goncourt alimente la polémique — ce qui contribue d'ailleurs à son succès.

L'un des premiers candidats malheureux (dès 1903 et par trois fois), Charles-Louis Philippe, lança un pamphlet contre les Dix. L'un des premiers jurés, Lucien Descaves (enfant terrible des Goncourt, qui se brouilla souvent avec les autres), affirmait qu'il était impossible de suivre les règlements de l'Académie :

« Il est absolument impossible de décerner le prix Goncourt au meilleur roman de l'année. Les Dix sont contraints

de choisir seulement un bon roman. Qui le désignera à leur attention? Le hasard? Peut-être. L'intrigue? Sans doute.»
(Comœdia)

Un des premiers présidents de l'Académie, J.-H. Rosny aîné, excluait toute influence possible mais remarquait :

« Il a presque toujours été impossible de désigner le meilleur roman de l'année. Ça n'est pas absolu! Il y a toujours, presque toujours, une minorité qui choisit une autre candidature que la majorité. Qui prouve que la majorité a raison? On n'est d'ailleurs qu'exceptionnellement sûr de sa propre opinion. On hésite le plus souvent: on est incertain. Parfois même, une décision aurait été toute différente si elle eût été prise six mois plus tôt ou six mois plus tard. »

Le titre d'un ouvrage destiné à retracer l'histoire de l'Académie Goncourt n'est-il pas: *Le Défi des Goncourt* (Denœl)? Preuve de la difficulté qu'il peut y avoir à décider de la valeur supérieure d'un ouvrage sur un autre alors même que ces ouvrages viennent de paraître. D'ailleurs, qui pourrait se vanter de n'avoir aucun regret? Qui ne souhaiterait parfois désavouer ses propres choix? Mais, malheureusement, les palinodies tardives ne peuvent plus rien à l'affaire. Ce qui est voté est voté.

On n'écrit pas sans passion et on lit de même. Aussi notre appréciation est-elle subjective, exprimant notre libre opinion, liée à notre évolution propre, affective et intellectuelle. Il ne s'agit pas, ici, de produire les minutes d'un procès d'intention destiné à remettre en cause l'hégémonie de certains éditeurs en matière d'attribution d'un prix littéraire. Les journalistes, rapides à dénoncer le diktat du lobby Galli-Gras-Seuil, devraient vérifier leurs informations et prendre conscience du nombre très réduit des distributeurs dans l'édition française.

LE PRIX GONCOURT

Fondation : sur testament d'Edmond de Goncourt (1896) en mémoire de son frère Jules (1870). Le projet de fondation est déjà contenu dans un acte notarié passé devant M^e Duplan, notaire à Paris, le 6 juillet 1897.

La société littéraire des Goncourt : fondée le 7 avril 1900.

Etablissement d'utilité publique : le 23 janvier 1903.

Le premier prix : le 21 décembre 1903, 6^e réunion des Dix chez Champeaux.

Président : élu par l'Assemblée générale annuelle; jusqu'en 1945, le doyen d'âge; il dispose d'une voix prépondérante.

But du prix : couronner un ouvrage en prose, en réalité un roman; doit aller à un jeune auteur. Mais, après le refus de *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen, il va à :

une septuagénaire, Marguerite Duras, en 1984 (70 ans);
un sexagénaire, Lucien Bodard, en 1981 (67 ans);
cinq quinquagénaires, André Pieyre de Mandiargues en 1967 (58 ans), à Félicien Marceau en 1969 (56 ans), à Henri Pourrat en 1941 (54 ans), à Jacques Laurent en 1971 (52 ans) et à Frédéric Tristan en 1983 (52 ans).

Lieu d'attribution : en 1903, chez Champeaux; de 1904 à 1913, au Café de Paris; depuis 1915, lors d'un déjeuner offert par le restaurateur, chez Drouant, place Gaillon.

Etrangers de langue française :

- belges, Charles Plisnier (1937); Béatrice Beck (1952); Francis Walder (1958);
- canadienne : Antonine Maillet (1979);
- marocain : Tahar Ben Jelloun (1987);
- roumain : Vintila Horia (1960);
- suisse, Jacques Chessex (1973).

Prix refusé par : Julien Gracq (1951); Emile Ajar (1975).

Bourse Goncourt de la nouvelle : 1974

Bourse Goncourt du récit historique : 1974

Bourse Goncourt du premier roman : 1988.

L'Académie Goncourt

Le 7 avril 1900 se réunissent, au 11 rue Descamps, à Paris, chez Léon Hennique, Huysmans, Octave Mirbeau, les deux Rosny, l'aîné et le jeune, Paul Margueritte, Gustave Geffroy et leur hôte, Léon Hennique. La parole est à ce dernier, désigné, avec Alphonse Daudet, par le testament d'Edmond de Goncourt, comme son légataire universel. Le projet de fondation d'une société littéraire a déjà été évoqué dans un acte notarié passé devant M^e Duplan, notaire à Paris, le 6 juillet 1897. Voici quelle est la teneur de l'article premier :

« Il est fondé à Paris une société d'hommes de lettres qui aura pour objet :

D'une manière générale, la formation entre ses membres d'un lien intellectuel et moral, les tenant à de plus étroites relations de confraternité, et les unissant dans le goût commun de la littérature.

Et plus spécialement, la création d'un prix annuel destiné à un ouvrage littéraire, la distribution de rentes viagères aux membres de la société, des réunions et dîners périodiques et des encouragements aux jeunes littérateurs. »

Le 23 janvier 1902, les futurs « compagnons » déposent, pour leur société, une demande de reconnaissance comme établissement d'utilité publique. Mais les héritiers des Goncourt ont réclamé leur part d'héritage et une instruction administrative a été ouverte, consécutive à la double demande de la société : être reconnue d'utilité publique et être autorisée à accepter la donation de l'actif successoral. Le 6 juin 1902, les Goncourt décident que les parents, déboutés, n'ont plus aucun droit à se réclamer de la société; mais ils serviront une rente viagère à trois membres de la famille. Le 19 janvier 1903, l'Académie Goncourt est reconnue d'utilité publique par un décret signé du président de la République française, Emile Loubet, sur un rapport du président du Conseil et ministre de l'Intérieur et des Cultes, Emile Combes, après arrêt du Conseil d'Etat.

Liste chronologique des lauréats :

Les titres en gras sont les livres analysés dans cet ouvrage.

- 1903: John-Antoine Nau (Eugène Torquet), *Force ennemie*.
1904: **Léon Frapié**, *La Maternelle*.
1905: Claude Farrère, *Les Civilisés*.
1906: Jérôme et Jean Tharaud, *Dingley, l'illustre écrivain*.
1907: Emile Moselly, *Jean des brebis*, *Terres lorraines*, *Le Rouet d'ivoire*.
1908: Francis de Miomandre (François Durand), *Ecrit sur de l'eau*.
1909: Marius et Ary Leblond, *En France*.
1910: Louis Pergaud, *De Goupil à Margot*.
1911: Alphonse de Châteaubriant, *Monsieur de Lourdines*.
1912: André Savignon, *Les Filles de la pluie*.
1913: Marc Elder (Marc Tendron), *Le Peuple de la mer*.
1914: (décerné en 1916): Adrien Bertrand, *L'Appel du sol*.
1915: René Benjamin, *Gaspard*.
1916: Henri Barbusse, *Le Feu*.
1917: Henri Malherbe, *La Flamme au poing*.
1918: Georges Duhamel, Denis Thévenin, *Civilisation*.
1919: **Marcel Proust**, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*.
1920: Ernest Pérochon, *Nêne*.
1921: René Maran, *Batouala*.
1922: **Henri Béraud**, *Le Vitriol de lune*.
1923: Lucien Fabre, *Rabevel*.
1924: Thierry Sandre, *Le Chèvrefeuille*, *Le Purgatoire*, *Le Chapitre XIII*.
1925: Maurice Genevoix, *Raboliot*.
1926: Henri Deberly, *Le Supplice de Phèdre*.
1927: Maurice Bedel, *Jérôme, 60° latitude nord*.
1928: Maurice Constantin-Weyer, *Un homme se penche sur son passé*.
1929: Marcel Arland, *L'Ordre*.
1930: **Henri Fauconnier**, *Malaisie*.
1931: Jean Fayard, *Mal d'amour*.
1932: Guy Mazeline, *Les Loups*.
1933: **André Malraux**, *La Condition humaine*.
1934: Roger Verceel, *Capitaine Conan*.

- 1935 : Joseph Peyré, *Sang et lumières*.
 1936 : Maxence Van der Meersch, *L'Empreinte du dieu*.
 1937 : Charles Plisnier, *Faux Passeports*.
 1938 : Henri Troyat (Lev Tarassov), *L'Araigne*.
 1939 : Philippe Hériat, *Les Enfants gâtés*.
 1940 : décerné en 1946 et réservé à un prisonnier : Francis Ambrière, *Les Grandes Vacances*.
 1941 : Henri Pourrat, *Vent de mars*.
 1942 : Marc Bernard, *Pareils à des enfants*.
 1943 : Marius Grout, *Passage de l'homme*.
 1944 : décerné en 1945 : Elsa Triolet (Elsa Kagan), *Le premier accroc coûte 200 francs*.
 1945 : Jean-Louis Bory, *Mon village à l'heure allemande*.
 1946 : Jean-Jacques Gautier, *Histoire d'un fait divers*.
 1947 : Jean-Louis Curtis, *Les Forêts de la nuit*.
 1948 : Maurice Druon, *Les Grandes Familles*.
 1949 : Robert Merle, *Week-End à Zuydcoote*.
 1950 : Paul Colin, *Les Jeux sauvages*.
 1951 : Julien Gracq (Louis Poirier), *Le Rivage des Syrtes*.
 1952 : Béatrice Beck, *Léon Morin, prêtre*.
 1953 : Pierre Gaspar (Pierre Fournier), *Les Bêtes, le Temps des morts*.
 1954 : Simone de Beauvoir, *Les Mandarins*.
 1955 : Roger Ikor, *Les Eaux mêlées*.
 1956 : Romain Gary (Romain Kacew), *Les Racines du ciel*.

Le Goncourt des lycéens

Le Goncourt des lycéens a été mis en place par une association de Rennes, *Le Bruit de lire*, avec la collaboration de la FNAC. Des livres figurant sur la présélection du Goncourt sont distribués dans dix classes du second cycle. Les élèves des différents lycées concernés établissent un palmarès et, après ultime délibération dans un café de Rennes, proclament le résultat.

Cette plongée dans une littérature de leur temps « toute fraîche », « toute chaude », « inviolée », selon les termes mêmes des lycéens (qui entendent par là « non encore recouverte sous la glose scolaire »), se révèle très enrichissante.

- 1957: Roger Vailland, *La Loi*.
- 1958: Francis Walder, *Saint-Germain ou la Négociation*.
- 1959: André Schwarz-Bart, *Le Dernier des justes*.
- 1960 (non décerné): Vintilia Horia, *Dieu est né en exil*.
- 1961: Jean Cau, *La Pitié de Dieu*.
- 1962: Anna Langfus, *Les Bagages de sable*.
- 1963: Armand Lanoux, *Quand la mer se retire*.
- 1964: Georges Conchon, *L'Etat sauvage*.
- 1965: Jacques Borel, *L'Adoration*.
- 1966: Edmonde Charles-Roux, *Oublier Palerme*.
- 1967: André Pieyre de Mandiargues, *La Marge*.
- 1968: Bernard Clavel, *Les Fruits de l'hiver*.
- 1969: Félicien Marceau (Louis Carette), *Creezy*.
- 1970: Michel Tournier, *Le Roi des Aulnes*.
- 1971: Jacques Laurent (Jacques Laurent-Cély), *Les Bêtises*.
- 1972: Jean Carrière, *L'Epervier de Maheux*.
- 1973: Jacques Chessex, *L'Ogre*.
- 1974: Pascal Lainé, *La Dentellière*.
- 1975: Emile Ajar (Romain Kacew, alias Romain Gary),
La Vie devant soi.
- 1976: Patrick Grainville, *Les Flamboyants*.
- 1977: Didier Decoin, *John l'Enfer*.
- 1978: Patrick Modiano, *Rue des boutiques obscures*.
- 1979: Antonine Maillet, *Pélagie la Charrette*.
- 1980: Yves Navarre, *Le Jardin d'acclimatation*.
- 1981: Lucien Bodard, *Anne-Marie*.
- 1982: Dominique Fernandez, *Dans la main de l'ange*.
- 1983: Frédéric Tristan (Frédéric Tristan Baron), *Les Egarés*.
- 1984: Marguerite Duras (Marguerite Donnadieu), *L'Amant*.
- 1985: Yann Queffélec, *Les Noces barbares*.
- 1986: Michel Host, *Valet de nuit*.
- 1987: Tahar Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*.
- 1988: Erik Orsenna, *L'Exposition coloniale*.
- 1989: Jean Vautrin (Jean Herman), *Un grand pas vers le Bon Dieu*.
- 1990: Jean Rouaud, *Les Champs d'honneur*.
- 1991: Pierre Combescot, *Les Filles du calvaire*.
- 1992: Patrick Chamoiseau, *Texaco*.

Les « meilleurs » Goncourt pour les jurés de 1977

Le 7 avril 1977, le Secrétaire Général de l'Académie Goncourt, Armand Lanoux, écrit à M. Volf Sedykh, directeur des Editions Progrès à Moscou. Il lui communique « *la liste des Goncourt les plus importants et les plus signifiants à l'académie d'aujourd'hui* », après avoir consulté huit de ses confrères (car François Nourissier et André Still n'étaient pas encore élus). Voici quel fut le choix de Salacrou, Mallet-Joris, Cayrol, Bazin, Roblès, Lanoux, Sabatier et Tournier :

— sept voix : *Le Feu* d'Henri Barbusse (1915), *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* de Marcel Proust (1919), *Raboliot* de Maurice Genevoix (1925), *La Condition humaine* d'André Malraux (1933), *La Loi* de Roger Vailland (1957), *Le Dernier des justes* d'André Schwarz-Bart (1959)

— six suffrages : *Week-End à Zuydcoote* de Robert Merle (1949)

— cinq voix : *L'Araigne* d'Henri Troyat (1938)

— quatre suffrages : *De Goupil à Margot* de Louis Pergaud (1910), *Les Mandarins* de Simone de Beauvoir (1954), *La Dentellière* de Pascal Lainé (1974)

— trois voix : *Le Rivage des Syrtes* de Julien Gracq (1951)

Les 7 ans 1977 et 1978 ont été marqués par la tenue de la Conférence Générale de l'Association des Nations Unies pour l'Amérique Latine et les Caraïbes, qui a permis de définir les priorités de la coopération régionale. Il est intéressant de noter que les pays latino-américains ont obtenu un statut d'observateur à l'Assemblée Générale de l'Organisation des Nations Unies, ce qui leur a permis de participer à la session de 1978. Cette participation a été l'occasion de réaffirmer l'engagement des pays latino-américains à la coopération régionale et à la promotion du développement durable. Les pays latino-américains ont également obtenu un statut d'observateur à l'Assemblée Générale de l'Organisation des Nations Unies, ce qui leur a permis de participer à la session de 1978. Cette participation a été l'occasion de réaffirmer l'engagement des pays latino-américains à la coopération régionale et à la promotion du développement durable.

— six autres : Brésil, Chili, Colombie, Cuba, Émirats Arabes Unis, Émirats Arabes Unis (1979)

— cinq autres : Argentine, Brésil, Chili, Émirats Arabes Unis, Émirats Arabes Unis (1979)

— quatre autres : Brésil, Chili, Émirats Arabes Unis, Émirats Arabes Unis (1979)

— trois autres : Brésil, Chili, Émirats Arabes Unis (1979)

Les 7 ans 1977 et 1978 ont été marqués par la tenue de la Conférence Générale de l'Association des Nations Unies pour l'Amérique Latine et les Caraïbes, qui a permis de définir les priorités de la coopération régionale. Il est intéressant de noter que les pays latino-américains ont obtenu un statut d'observateur à l'Assemblée Générale de l'Organisation des Nations Unies, ce qui leur a permis de participer à la session de 1978. Cette participation a été l'occasion de réaffirmer l'engagement des pays latino-américains à la coopération régionale et à la promotion du développement durable. Les pays latino-américains ont également obtenu un statut d'observateur à l'Assemblée Générale de l'Organisation des Nations Unies, ce qui leur a permis de participer à la session de 1978. Cette participation a été l'occasion de réaffirmer l'engagement des pays latino-américains à la coopération régionale et à la promotion du développement durable.

— six autres : Brésil, Chili, Colombie, Cuba, Émirats Arabes Unis, Émirats Arabes Unis (1979)

— cinq autres : Argentine, Brésil, Chili, Émirats Arabes Unis, Émirats Arabes Unis (1979)

— quatre autres : Brésil, Chili, Émirats Arabes Unis, Émirats Arabes Unis (1979)

— trois autres : Brésil, Chili, Émirats Arabes Unis (1979)

LA CRITIQUE DE MŒURS

John-Antoine Nau,

Force ennemie.

Léon Frapié,

La Maternelle.

Henri Béraud,

Le Vitriol de lune, Le Martyre de l'obèse.

Francis Walder,

Saint-Germain ou la Négociation.

Bernard Clavel,

Les Fruits de l'hiver.

Maurice Druon,

Les Grandes Familles.

LA CRITIQUE DE MŒURS

John-Antoine Nau

Force croissante

Léon Fraipont

La Maternelle

Henri Béraud

Le Vandal de bois, Le Martyr de l'abeille

Francis Wabier

Saint-Omer ou la Négociation

Bernard Clavel

Les Fruits de l'ivresse

Maurice Druon

Les Grandes Familles

John-Antoine Nau

Force ennemie

(Ed. de la Plume)

disponible sur microfiches à la Bibliothèque Nationale

Prix Goncourt 1903

L'attribution du prix

Voici le premier roman choisi par les Goncourt. Qui connaît aujourd'hui ne serait-ce que le titre de ce premier prix? Et pourtant, *Force ennemie* est un roman fantastique qui pourrait séduire encore bien des lecteurs.

Les Dix se réunissent le 26 février 1903, au Grand Hôtel. Le 28 octobre, ils débattent des futurs «goncourables». En l'occurrence, il s'agissait de John-Antoine Nau (*Force ennemie*), Marius et Ary Leblond (*Le Zezère*), Camille Mauclair (*La Ville-Lumière*), Paul Léautaud (*Petit ami*), Henri Duvernois (*Le Roseau de fer*) et Henri Barbusse (*Les Suppliants*). Le 21 décembre 1903, les Dix se retrouvent chez Champeaux, place de la Bourse, à Paris. Edmond de Goncourt avait décidé lui-même que le prix serait décerné au cours d'un repas après la parution de tous les romans prévus au cours de l'année civile. Au premier tour, Nau obtient cinq voix (Huysmans, Mirbeau, Geffroy, Rosny aîné et Descaves) contre

trois à Mauclair (Margueritte, Bourges et Léon Daudet), une à Barbusse (Hennique) et une à Jean Vignaud pour les *Amis du peuple* (Rosny jeune).

John-Antoine Nau est couronné au deuxième tour, par six voix (celle de Hennique s'étant portée sur lui) contre trois à Camille Mauclair et une à Jean Vignaud pour *Les Amis du peuple*. Rosny l'aîné, le Président, auteur de romans préhistoriques, n'a pu que considérer avec intérêt ce récit fantastique d'un ex-navigateur. Boris Vian reconnaîtra, plus tard, dans ses écrits sur la science-fiction, les qualités de Rosny l'aîné, un des rares auteurs de S.-F. français. Mais si on connaît son roman, *La Guerre du feu* (1911), grâce au film de Jean-Jacques Annaud (1981), qui se souvient, aujourd'hui, de *Nell Horn* (1886), *Vamireh* (1892), *Eyrimah* (1896), etc. ?

L'auteur

Né à San Francisco de parents français, le 19 novembre 1860, Eugène Torquet, alias John-Antoine Nau, poursuit, dès l'âge de cinq ans, ses études en France, au lycée du Havre puis au collège Rodin. A dix ans, il écrit déjà des vers. Bon élève, il reçoit une formation classique, gréco-latine. En 1880, après avoir vécu la vie de Montmartre, il s'engage comme pilotin sur un voilier et ensuite comme aide-commissaire aux vivres sur un paquebot. Il visite les Antilles, la Martinique et connaît une exaltation toute particulière sous les Tropiques où il retourne vivre en 1885-86 avec sa femme. De retour en métropole, il ne sait où se fixer et séjourne sur toutes les côtes du pays. A l'époque où il reçoit le Goncourt, il habite Saint-Tropez et rédige des chroniques et des récits pour *Le Chat Noir* de Rodolphe Salis et la *Revue Blanche*. Le 17 mars 1918, il meurt à Tréboul, dans le Finistère.

Savant érudit à la fois instinctif et réfléchi, il manifeste un intérêt tout particulier pour Baudelaire. Il laisse quatre recueils de poèmes publiés (*Au seuil de l'Espoir*, 1897; *Hiers bleus*, 1904; *Vers la Fée Viviane*, 1908; *En suivant les goélands*, 1914) et des inédits. Remarqué par Apollinaire, son art s'inspire d'une aspiration vers une beauté cosmique mais

aussi sensuelle. Ses œuvres en prose (*Force ennemie*, 1903; *Le Prêteur d'Amour*, 1905; *La Gennia*, 1906; *Cristobal le Poète*, 1912 et autres nouvelles) témoignent de son intérêt pour les personnages à la limite de la normalité. En effet, pour lui, le roman se définit comme un mixte d'analyse psychologique et de technique littéraire. La bizarrerie de ses héros hypertrophie la réalité vécue et fournit un matériau à ses investigations. Dans *Écrit pour l'Art* (numéro daté du 15 juin 1905), Jean Royère parle de caractères «surréels» et ce terme inscrit Nau dans la continuité de Nerval et, qui sait, des surréalistes, si ces derniers n'avaient définitivement condamné le roman. Enfin, le mysticisme de cet auteur déplace toujours le point de vue ordinaire sur un plan nouveau : la fantaisie est mise au service de l'idéal parce qu'elle permet d'imaginer une réalité nouvelle.

Voici ce que disait Geffroy de *Force ennemie*, première œuvre en prose de son auteur : « *L'œuvre de M. Nau a été choisie à cause des qualités du style, et de sa force littéraire.* » « *Force ennemie est la psychologie intense d'un fou, conçue par un écrivain qui a beaucoup d'analogies avec Baudelaire et Edgar Poe.* » (*Echo de Paris*, 22 décembre 1903).

Force ennemie est un récit fantastique qui raconte soit les délires d'un dément, soit les errements d'un malheureux dans un asile d'aliénés. La solution demeure indécidable...

Résumé de l'œuvre

Dans son avertissement, l'éditeur signale que l'œuvre qui suit semble bien être la production « *d'un aliéné à demi lucide* ».

A l'asile de Vasselot

Nous sommes en 1897. La première partie du récit évoque l'asile de Vasselot, en Normandie. Roffieux, le cousin du narrateur, l'a fait enfermer dans l'établissement du docteur Froin, régenté par son adjoint, le docteur Bid'homme. Le

narrateur, Philippe Vergy, n'a pas conscience de s'être livré aux excès de boisson qui lui auraient valu de se retrouver en ce lieu. Exaspéré, il lance des reparties aigres au médecin.

Dans l'asile, il rencontre des déments de toutes sortes. Il converse avec des gentlemen délirants. L'un d'eux, Magne, dénigre Bid'homme et le caricature avec succès. Mais comment savoir si Magne est lucide ou pas : un autre gentleman affirme, en effet, que lui et ses amis respectent la folie de Magne... Dans une cour errent des inconscients. Les internés produisent sur le narrateur des impressions étranges. Un ancien notaire, Mabire, danse comme un ours, persuadé d'être investi par une « *force ennemie* » qui l'animalise. Un grand escogriffe, obsédé par sa femme, cherche « *un efficace, un souverain et prompt remède contre l'Amour et contre la Vie, ces deux épouvantables calamités qui procèdent l'une de l'autre et l'autre de l'une* ». Etc.

Le narrateur, troublé par Mabire, se sent habité par une « *force ennemie* » dont il ne peut traduire la présence en lui avec des mots humains. Seuls les alités, les agités et les mélancoliques à tendance suicidaire sont enfermés. Vergy est séduit par la belle M^{me} Letellier. Elle semble se projeter dans toutes les héroïnes de ses fictions. Vergy entre dans les délires de sa princesse. Revenu dans sa cellule, il voit arriver le docteur Bid'homme en costume de soirée extravagant. Vergy tente de persuader Froin de la folie de son adjoint. Il y parvient presque mais l'autre finit par le croire atteint de paranoïa. Or, la force ennemie surprend à nouveau le narrateur.

Kmôhoûm de la planète Tkoukra

Au sortir de sa crise, Vergy comprend qu'il est investi par la présence d'un être venu d'une autre planète, Tkoukra, qui appartient au système solaire d'Aldébaran. L'esprit a quitté son corps astral pour s'incarner dans une créature humaine et tenter de connaître le bonheur des Terriens. Kmôhoûm a lu presque toutes les informations que recèle le cerveau de Vergy et il lui propose d'échapper à la pesanteur de son propre corps. Le narrateur n'a de cesse de rejoindre la belle Irène Letellier. Mais, en réalité, il suit sa mère, une démente

qui ressemble cruellement à sa belle. Alors, il a une vision, celle d'une vieille femme poursuivie, dans une forêt, par deux individus à tête de forçat. Ils la violent et se débarrassent d'elle... De retour dans sa chambre, il aperçoit son corps, déformé par la présence de l'esprit mauvais.

Le Tkoukrien se plaint de l'absence du narrateur, qui lui demeure nécessaire. Il avoue trouver son séjour terrestre beaucoup plus agréable que son ingrate planète, astre rouge couvert de rochers sanguinolents et de vallées noirâtres. Des êtres affreux et asexués y naissent par génération spontanée d'un limon organique. Ils vivent sans amour mais dans la peur de la force et la haine. Mais tous éprouvent la nostalgie vague d'une tendresse très ancienne. La cohabitation entre Vergy et son esprit dure six mois.

Arrive le cousin, Elzéar Roffieux, accompagné de sa femme. Cet Othello de province est jaloux de son épouse, un laideron fortuné. Après avoir fait interner le narrateur, il propose à Vergy d'échanger un exeat contre la compagnie d'une veuve qui se sent un tempérament d'infirmière. Le narrateur refuse.

Les persécutions de Kmôhoûm reprennent. Le Tkoukrien entraîne sa victime dans la chambre d'Irène, qui, endormie, subit les derniers outrages. Arrêté par le gardien-chef, Vergy est mis en cellule. Il subit une séance de jet froid. Le mari d'Irène, un politicien, a repris sa femme sous son toit. Quant à Bid'homme, il est interné à son tour. Son remplaçant, le docteur Barrouge, tente de reprendre les choses en main. Vergy s'échappe, décidé à retrouver Irène, sa lumière.

Le drame amoureux

Le narrateur arrive chez son frère, à Paris. Celui-ci s'indigne mais son épouse, Adrienne, manifeste quelque aigreur. Mal à l'aise dans une atmosphère hostile, le narrateur ne cesse d'accumuler les fautes comme un enfant et suscite l'inquiétude de son frère. Dans sa tête, Kmôhoûm tempête et ironise. Son frère lui révèle que sa femme est de connivence avec les Roffieux. Letellier, lui, rend sa femme malheureuse. Le narrateur obtient son adresse, 750 bd des Invalides. Par tout le Tkoukrien l'incite à commettre des impairs. Vergy

fausse compagnie à son frère et apprend le départ des Letelier pour la Guadeloupe. Avant de s'embarquer, il rencontre deux des fameux gentlemen de l'asile, qui se rendent au Chili. En outre, déconfit, le narrateur apprend de son banquier qu'il ne dispose plus que d'une somme dérisoire. Son conseil judiciaire, Elzéar, a disposé du reste. Il s'embarque comme homme de peine sur un bateau.

Il retrouve Irène. Mais il ne la reconnaît pas telle qu'il l'imaginait dans ses songes mystiques, comme une étoile. Elle semble avoir perdu sa fragilité et elle l'interpelle rudement. Offensé, le narrateur (et Kmôhoûm) se jette sur elle pour la punir. Il lui fait violence et l'abandonne dans la forêt, évanouie. Capturé et embarqué pour le Chili, il retrouve à l'asile Magne et Nigeot, internés, eux aussi. Enfin libéré, il retourne voir Irène mais il voit se réaliser son ancien pressentiment. De retour en France, il insiste pour retourner à l'asile où il entretient le souvenir de la femme aimée.

Epilogue

Le docteur Le Joyeux des Eypaves rectifie les propos de son pensionnaire, Eumolphe Gigon, « *une sorte d'homme-orchestre de la folie* ».

Commentaire de l'œuvre

La déstabilisation du principe de réalité

Le roman de John-Antoine Nau déstabilise le principe de réalité dans la mesure où le récit de fiction est encadré par un avertissement et par une lettre remettant en question la lucidité du narrateur, Philippe Vergy. En effet, le lecteur ne saurait, à la faveur de ce que d'aucuns appellent « le pacte romanesque », que s'identifier à la personne du narrateur, donc accorder un crédit total à la véracité de ses dires.

Or, John-Antoine Nau parodie les avertissements qui, de coutume, ouvraient les romans aux XVII^e et XVIII^e siècles : il ne s'agit pas pour lui d'authentifier, pour le lecteur potentiel, le récit qui va suivre. Bien au contraire ! L'auteur détourne le

procédé et en inverse le sens : il présente la narration comme le résultat de délires, ceux *d'un aliéné à demi lucide* car qui pourrait avoir vu une maison de santé pareille ? En vérité, l'excès même d'assurance dont témoigne le prétendu éditeur laisse planer le soupçon. Le lecteur est d'autant moins décidé à ajouter foi à ses affirmations que son second argument semble plaider en faveur du narrateur. L'humour « dégonfle » alors l'effet produit au début par les premières déclarations concernant la personnalité du narrateur.

En effet, au début du XX^e siècle, et les surréalistes en feront un procès retentissant, nombreux sont ceux qui décrivent les asiles et qui présentent les prétendus déments comme plus sains d'esprit que leurs médecins. Ainsi, la critique sous-jacente du principe même de la maison de fous s'accompagne d'une remise en question du principe de la création littéraire. En effet, dans l'asile de Vasselot, les docteurs se métamorphosent en déments mais la belle Irène ainsi que le héros, Vergy, manifestent d'évidentes dispositions littéraires. On peut, dès lors, se demander ce que peut bien signifier « être normal »...

Vergy est-il fou ?

Dans *Force ennemie*, rédigée à la première personne, la narration ne reproduit que le point de vue du personnage principal et le lecteur ne parvient pas à s'assurer de la véracité de ses dires. Le roman s'amorce avec le retour à la conscience du narrateur : la mémoire lui revient et il ne comprend pas pourquoi il se trouve à Vasselot. Il subit une succession de mauvais traitements, comme les bains froids ou les jets d'eau glacée, qui lui valent la commisération du lecteur.

A l'asile, les patients apparaissent comme des personnages de la farce : « *On se croirait à l'Ambigu* » tant l'asile donne une image de la comédie humaine. Le narrateur semble assister à un spectacle, celui que donne, par exemple, Magne lorsqu'il contrefait, à la perfection, Bid'homme. Mais, le point de référence stable se perd, comme dans une perspective baroque où le peintre se représente en train de pratiquer son art. En effet, les dires de Magne sont immédiatement remis en cause par ses propres coreligionnaires, qui s'empressent d'avertir Vergy de sa démente. « *Il est "malade" et le sait. Malheureuse-*

Petite histoire de la folie

Le thème de la folie entre en littérature dès le Moyen Age. La démence est alors considérée comme une forme de la « folie douce » inoffensive. La présence d'un « fou » aux côtés du roi signalait la nécessité de prendre ses distances avec l'esprit de sérieux et d'introduire un élément de fantaisie qui incite à l'humilité — tout comme, durant les fêtes du Carnaval, il était courant que l'on parodie les plus hautes fonctions, à l'image de ce qui se produisait, dans l'Antiquité, au cours des Saturnales romaines, où, pour un jour, l'esclave prenait la place du maître. Ces festivités avaient donc pour but de perpétuer l'ordre socio-politique. Au XVI^e siècle, Erasme produit un *Eloge de la folie*; la folie apparaît comme un principe créateur. Il fallait être fou, à l'époque, pour affirmer que la Terre était ronde et tournait autour du Soleil alors que l'évidence semble bien prouver le contraire — et bien que les Grecs anciens avaient déjà découvert que la Terre tournait autour du Soleil. Ce qui nous semble vrai et raisonnable n'est peut-être que le résultat d'erreurs communiquées par nos sens abusés et trompeurs.

Bien des personnages que nous appelons savants aujourd'hui apparaissaient à leurs contemporains comme de doux illuminés, des professeurs Nimbus. Avant le XX^e siècle, bien des expériences auront été réalisées au nom de folles doctrines. Ainsi, Copernic place le Soleil au centre de notre système solaire par un acte de foi inspiré par le *Corpus Hermeticum*, recueil de textes du II^e siècle de notre ère. Affligé d'une mère suppliciée pour sorcellerie, Kepler, lui, découvre ses lois parce qu'il croit trouver dans le ciel les solides décrits par le philosophe Platon dans le *Timée*. Avec Newton nous passons de l'astrologue à l'alchimiste qui, sous la forme de l'attraction, formule une sorte de loi d'amour cosmique...

En Angleterre, Shakespeare, célèbre dramaturge, exploite cette distorsion entre le visible et l'invisible : son fou apparaît comme le détenteur d'une sagesse supérieure. De même, chez Victor Hugo, le fameux Triboulet déstabilise les positions les mieux ancrées. Bref, le fou ne perçoit pas la réalité selon les catégories et engage à une remise en cause de nos certitudes. La religion chrétienne n'engage-t-elle pas le libertin incrédule à mieux considérer la « folie » de la Croix, de la Passion christique ? Il faut parier pour Dieu, renoncer à tous les biens tangibles pour privilégier l'invisible... La folie incite la raison à admettre ses limites.

Au XIX^e siècle, la folie contribue au développement du fantastique, surtout psychologique. La spécificité du fantastique réside dans le fait que le lecteur est incapable de trancher : le personnage est-il victime d'hallucinations ou bien vit-il réellement une situation plus qu'étrange ? C'est la question qui se pose à la lecture des textes de Maupassant ou de Gérard de Nerval.

ment il veut à toute force que nous quatre — victimes d'erreurs ou de machinations familiales — soyons dans le même état que lui. » Donc, toute proposition se retourne contre elle-même puisque les gentlemen se disent tous victimes de malentendus, ce qui laisse planer le soupçon sur leur état mental.

Finalement, l'asile est peuplé de créatures qui vivent jusqu'au bout leurs obsessions, qui incarnent les fantasmes de l'être humain. Ils « deviennent » leur déviance par rapport à la norme. Ainsi, Mabire se prend pour un ours, actualisant par là la tendance de tout être humain à l'animalité. « *Vous êtes des névropathes; affirme le docteur Froin, plus nombreux qu'on ne se le figure, qui assistent à leurs propres... exploits et les déplorent sans pouvoir se maîtriser.* » La narration met en évidence la dualité et même la multiplicité de l'homme, qui ne sait toujours comment trancher pour vivre en fonction d'une postulation unique. Ainsi, le narrateur s'éprouve investi par une force ennemie, qui représente peut-être la forme négative que peut revêtir tout individu. Autrement dit, si l'on s'en tient à cette interprétation, le fameux extra-terrestre incarnerait la tendance perverse qui habite toute créature. Il incite le narrateur à passer à l'acte, à réaliser ses pulsions en se rendant chez Irène pour lui faire violence.

Le Tkoukrien peut donc apparaître comme la face noire de Vergy, son double maléfique dont la prise de pouvoir se trahit par l'expression mauvaise de la physionomie. Mais il est tout aussi légitime d'accréditer la version du narrateur et accepter l'idée qu'il s'agit bien d'un extra-terrestre. Dans ce cas, Kmôhoûm assimile les données du cerveau de Vergy, tout comme tente de le faire l'intelligence artificielle... Il apparaît alors comme un pauvre rejeton d'une planète perdue, mettant à mal la représentation qui a toujours prévalu d'une civilisation éloignée et plus élaborée que la nôtre. Finalement mieux vaut

vivre sur terre que d'évoluer sur un astre rouge couvert de rochers sanguinolents et de vallées noirâtres et peuplé de créatures chevelues, dotées de griffes cruelles, en lutte perpétuelle les unes contre les autres.

Une critique de la société comme elle va

L'affolement des perspectives s'accroît dans la mesure où on ne sait plus qui est normal et qui ne l'est pas, mais aussi à la faveur d'une remise en question de la famille du narrateur. En effet, l'auteur met à mal le milieu médical et le cousin Roffieux semble trop intéressé pour être totalement innocent.

Le docteur Bid'homme s'affiche dans un drôle de costume et tient des propos d'une cohérence douteuse. La critique du milieu médical est évidente, tout au long d'un roman qui traite ce thème sur un mode humoristique mais qui n'en dénonce pas moins certaines réalités.

« Je n'ai commencé à aimer la médecine, avoue Bid'Homme, que quand j'ai bien compris qu'un docteur a le droit d'em... bêter ses malades, de les pousser à l'exaspération, même de les empoisonner sans que personne se rebiffe [...] ».

Certes, mettre ces propos dans la bouche d'un médecin promis à la démence peut en partie en limiter la portée. Mais ils paraissent parfois receler un certain fond de vérité...

La critique de la société bourgeoise passe par l'évocation de la famille du narrateur. Le cousin Roffieux apparaît comme un personnage cupide uniquement soucieux de son intérêt matériel. Alors le narrateur évoque la situation comme un mauvais mélodrame où un Othello de seconde classe jalouse une horrible mégère en mal de satisfactions. Finalement, Vergy apparaît comme la victime de cet homme qui veut accaparer la dot de sa femme et qui n'hésite pas à intercepter les lettres du narrateur à son frère et à se saisir de sa propre fortune, le contraignant à devenir homme de peine pour financer son voyage. Le mari d'Irène s'impose lui aussi comme un sinistre individu, un politicien avide de pouvoir qui ne fait guère surveiller sa femme et la rend malheureuse...

Quant au frère du narrateur, il apparaît comme un modèle d'indifférence et d'égoïsme, un individu uniquement soumis

aux caprices de la mode de l'exotisme et évoluant sous la férule de son épouse, une maîtresse femme. Cette Adrienne s'impose comme une nouvelle version de Raoula Roffieux. En sa compagnie, Vergy régresse totalement : il se sent redevenu un petit enfant, âgé de douze ans, accumulant sottise sur sottise alors que Kmôhoûm tempête et se révolte dans sa tête. L'extra-terrestre (?) refuse de transiger avec la société et engage le narrateur à la révolte.

On le voit, la figure de la femme castratrice s'impose de manière récurrente dans le récit. Si le narrateur aime Irène, c'est pour sa fragilité. Il ne supporte pas de la voir manifester quelque assurance lorsqu'il la retrouve en Amérique. Néanmoins, sa relation à Irène s'inspire d'une conception très mystique de l'amour : il l'approche en esprit, grisé par ses évolutions dans les espaces éthérés. Il ne saurait la concevoir que comme la lumière qui guide ses pas vers ce Nouveau Monde, où tout pourrait recommencer mais où tout se révèle identique au lieu de départ.

Mais il ne parvient jamais à maîtriser ses pulsions mauvaises et sa sexualité lorsqu'il se trouve devant elle. Cette dualité met en évidence la double postulation de tout amoureux, travaillé par ses désirs mais désireux de sublimer l'objet de tous ses soins. A l'asile, déjà, Vergy a une vision, celle d'une vieille femme poursuivie par deux bandits. Cette prémonition, qui se révélera exacte, met surtout en évidence la hantise de la mort, dont témoigne également le passage où le narrateur, délivré de son propre corps, voit la mère d'Irène, une vieillard en très piteux état. Nulle part ailleurs que dans *Roméo et Juliette*, l'amour n'est aussi proche de la haine. Ce schéma ambivalent, nous le retrouvons dans *Force ennemie*, où le narrateur ne saurait vivre un amour serein. En fin de compte, Vergy manifeste le désir d'échapper à l'incarnation dans sa quête d'une forme d'absolu qui ne pourrait être atteint ici-bas autrement que dans le rêve ou dans la folie. Le retour à l'asile sanctionne la prise de conscience, pessimiste, de l'inanité du monde.

Folie ou talent littéraire ?

D'emblée, néanmoins, l'auteur tient à brouiller les pistes puisqu'il gratifie son héros de connaissances littéraires qui viennent déstabiliser sa relation aux autres. En effet, le narrateur retrouve en Bid'homme un personnage tout droit sorti d'un roman fantastique. « *Avant de vous parler dans le cabinet du directeur, je vous avais déjà rencontré dans les contes d'Hoffmann et d'autres bouquins de ce genre.* » Ensuite, il rencontre son alter ego féminin, Irène Letellier, qui semble vouloir, telle une caricature d'Emma Bovary, vivre les aventures de ses héroïnes de fiction. Enfin, lorsqu'il évoque son cousin Roffieux, il n'hésite pas à affirmer avec un humour qui dissimule la moquerie littéraire : « *Si j'écrivais un roman-feuilleton, je n'hésiterais pas à dire qu'il me "vrille de ses prunelles".* » Est-ce la réalité qui coïncide avec la littérature, ou inversement, la littérature qui transforme les données du réel ? La question demeure indécidable.

En effet, dans l'épilogue, le docteur dénonce en Vergy un mythomane qui transforme la réalité et se forge de multiples personnalités. Voici les rectifications qu'il produit : la maison de Vasselot a été fondée par lui, le docteur Joyeux des Eypaves. Froin, Bid'homme, Barrouges, loin d'appartenir au corps médical, sont d'anciens malades, guéris et disparus. Philippe Vergy s'appelle, en réalité, Eumolphe Gigon. Tous ces procédés, on s'en doute, caractérisent la création littéraire elle-même : le romancier se choisit un pseudonyme, comme Eugène Torquet rebaptisé John-Antoine Nau. Il puise dans son expérience personnelle pour donner une vision fantaisiste d'un vécu recréé. Ainsi, l'auteur évoque dans son récit ses propres voyages dans le Nouveau Monde...

On a fait du créateur une sorte de fou sans contact direct avec la réalité, n'est-ce pas ce que le roman de John-Antoine Nau nous donne à voir, sans en formaliser l'idée ? Il devance, en cela, les dénonciations des surréalistes et notamment d'André Breton. Ce dernier évoque, dans *Nadja*, les dons de voyance et la grande sensibilité de l'errante qui incarne pour lui l'esprit du surréalisme mais qui finit ses jours dans un asile.

Léon Frapié

La Maternelle

(Albin Michel)

Prix Goncourt 1904

L'attribution du prix

Au Café de Paris, les Dix, réunis le 9 novembre 1904, discutent de leurs lectures : Emile Guillaumin (*La Vie d'un simple*), Marius et Ary Leblond (*La Sarabande*), Léon Frapié (*La Maternelle*), Charles-Louis Philippe (*Marie Donadieu*), Myriam Harry (*La Conquête de Jérusalem*), Pascal Fortuny (*L'Altesse*) et Georges Pioch (*L'Impuissance d'Hercule*).

Le 7 décembre 1904, les Dix se réunissent au Café de Paris, avenue de l'Opéra; le premier déjeuner chez Drouant aura lieu le 31 octobre 1914. Les Dix, c'est-à-dire Léon Daudet, J.-K. Huysmans, J.-H. Rosny aîné (président), Léon Hennique, Paul Margueritte, Gustave Geffroy, Elémir Bourges et Lucien Descaves. Octave Mirbeau et Justin Rosny jeune étaient absents et votaient par délégation. Au cours de leur deuxième session, ils élisent un roman de mœurs, *La Maternelle* de Léon Frapié. Au premier tour, il obtient quatre voix (Huysmans, Hennique, Daudet et Descaves) contre trois à

Leblond (Margueritte, Rosny aîné et Bourges), deux à Guillaume (Mirbeau et Geffroy) et une à Philippe (Rosny jeune). Au deuxième tour, Frapié recueille six voix (celles du tour précédent et celles de Mirbeau et Geffroy) et Leblond, quatre.

La Maternelle remporte le premier des grands succès de librairie dont le Goncourt semble être désormais le garant. Le choix des jurés ne surprend guère, puisque tous se réclamaient de l'héritage naturaliste.

L'auteur

Né en 1863, Léon Frapié semble s'être spécialisé dans le roman réaliste, prenant pour sujet le monde de l'éducation. Avant *La Maternelle*, il donne : *L'Institutrice de province* (1897), *Marcelin Gayard* (1902). Le prix Goncourt lui procure la notoriété et il continue à exploiter la veine jusqu'en 1949, date de sa disparition : *L'Ecolière* (1905), *La Boîte aux gosses* (1907), *Les Contes de la Maternelle* (1909-1919), *Gamins de Paris* (1925), *La Vedette de l'école* (1946). Il faut dire que sa femme était institutrice et qu'elle l'inspirait considérablement. *La Maternelle* fut portée trois fois à l'écran.

La Maternelle raconte comment une jeune fille, très diplômée, devient femme de ménage dans une école maternelle située dans un quartier populaire. Elle s'attache aux enfants, mais elle ne pourra pas échapper à son propre milieu.

Résumé de l'œuvre

Une entrée dans la vie

Fiancée à vingt-trois ans, la narratrice, orpheline de mère, perd son père à la suite d'un revers de fortune. Du coup, défection du galant. Rose se retrouve seule avec, en poche,

un baccalauréat et une licence de lettres. Elle se réfugie chez son oncle, un officier de carrière qui la décourage d'entrer dans l'Instruction publique, faute de brevet d'aptitude. Décidée à trouver un emploi de femme de service, elle s'applique à faire oublier ses diplômes. Il lui faut jouer la comédie et, pour oublier ses malheurs, elle décide d'écrire son journal.

La voici engagée à l'école maternelle de la rue des Plâtriers, dans le quartier de Ménilmontant où pullulent les marchands de vin. Trois classes pour deux cents enfants de deux à sept ans. Le service commence à six heures : il faut allumer le feu, arroser la cour exigüe, aérer les classes, rester à la disposition de la directrice et de ses deux adjointes. « *Je n'entrevois pas plus de treize à quatorze heures de travail quotidien pour mes quatre-vingts francs par mois [...].* »

Le jour de la rentrée, le 1^{er} octobre, Rose est émue par les petits qui s'agitent et balbutient, êtres intacts, qui deviendront des hommes... Mais ces enfants misérables ignorent l'innocence. Rose s'interroge : se peut-il que la classe sociale se referme comme un piège sur les individus ? Voici la question à laquelle l'ensemble de ce roman tente de répondre, dans la tradition naturaliste mais avec beaucoup plus d'humour que chez Zola...

Rose donne le change à la directrice, à la « *normalienne* » et à la seconde femme de service, l'attentionnée M^{me} Paulin. Mais que penser de M. Libois, le délégué cantonal, un beau jeune homme de trente ans ? Devant lui, ces dames surveillent leur maintien. Rose, attifée de son tablier bleu, ne saurait attirer son attention, mais elle s'amuse à intriguer le délégué par une allusion savante à Brunetière, un critique littéraire. Elle s'efforce de s'assimiler au milieu des mères d'élèves soupçonneuses et vulgaires.

Une école qui ignore la vie

Installée dans une chambre de bonne misérable, Rose cherche quelqu'un à haïr pour justifier sa déchéance, mais elle n'éprouve nul ressentiment pour son ex-fiancé et ne parvient pas à découvrir de défaut à M. Libois. Elle s'attache aux enfants, mais constate que l'école ne remplit pas sa fonction éducatrice : elle ne donne pas d'armes à ces enfants

contre leur propre destin. Les maîtresses les soupçonnent de mal agir et cherchent à redresser leurs mauvais penchants.

Rose doit revenir sur certains préjugés et doute du pouvoir libérateur de l'école qui avalise le déterminisme social. Normative, l'éducation délivre à tous le même message alors qu'elle devrait s'adapter à chacun, surtout dans le quartier des Plâtriers. Les enfants ont à subir les difficultés dues à la pauvreté, les violences des parents, les tares familiales... Alors, faire de la morale, n'est-ce pas prêcher dans le désert? Ne faudrait-il pas développer la personnalité sentimentale des enfants plutôt que leur imposer des modèles abstraits? Comment inciter des enfants à bien se conduire lorsqu'ils sont constamment affrontés à l'injustice du monde?

La montée de la tension

Rose refuse d'admettre son attirance pour le délégué cantonal. Lui, il s'intéresse à cette fille qui n'appartient pas au milieu où elle évolue. Il a fait faire une enquête pour satisfaire sa curiosité. De son côté, la narratrice est persuadée de mieux connaître les petits. Tous les jours, chacun apporte son panier, même vide. On a sa dignité! Beaucoup ne mangent pas à leur faim. Quelle ironie que de leur enseigner la morale des manuels rédigés par des auteurs bien nourris, bien au chaud! Et pourtant, les institutrices ne manquent pas de dévouement. Simplement, elles ignorent la réalité vécue.

Le printemps survient. Rose s'éprouve déçue. Un jour, elle avoue à M^{me} Paulin qu'elle était « *une demoiselle du monde* ». Alors, pendant un mois entier, le délégué cantonal cesse ses visites à l'école. Que faut-il en penser? Malheureuse, Rose s'oublie jusqu'à frapper un enfant. Mais quoi, il faudrait établir un code de l'enfance! Empêcher que ces petits ne soient la proie des mauvais traitements. Or, les pauvres ne cessent de procréer et doivent mener leur progéniture à la dure.

Un jour, Rose reçoit une convocation de son oncle et elle comprend que, au fond, elle n'a cessé de refuser en paroles ce qu'elle désirait profondément. Mais elle ne veut pas abandonner les enfants et ne saurait se persuader que les pauvres ne lui savent pas gré de son sacrifice. Puis, c'est le drame :

une mère s'est jetée dans le canal avec ses deux enfants, que l'on n'a pu repêcher. Atterrée, Rose reçoit alors une bordée d'injures, celles d'une mère qui refuse d'envoyer sa fille dans une école où on lui enseigne son devoir moral. « *L'intérêt c'est de bouffer... J'y ai été à l'école, moi, est-ce que ça m'a empêchée de crever la misère?...* » Autant dire que cette mère d'élève, en colère, incite Rose, découragée, à quitter l'école.

Commentaire de l'œuvre

La Maternelle interroge l'école et soulève deux problèmes : d'abord, peut-on prétendre dispenser à tous le même savoir ? Ensuite, comment s'effectue le recrutement des enseignants ? Ce questionnement s'inscrit dans un contexte plus général, celui du déterminisme social propre au naturalisme, mais il renvoie à des réalités toujours aussi éclatantes aujourd'hui.

Le fondement égalitariste de l'école

La Maternelle met à mal le principe égalitariste qui fonde l'Instruction publique française. Si, au XIX^e siècle, il pouvait sembler légitime d'instituer une école laïque, obligatoire et gratuite pour tous, très vite, il convient de s'interroger sur le caractère planificateur d'un système qui arase les individualités. Certes, nous ne saurions trop faire l'éloge des « hussards noirs » de la République, des instituteurs dévoués à leur tâche qui élevèrent des générations d'enfants. Mais comment ne pas reconnaître que chacun est différent d'autrui ? Tout individu possède ses qualités propres et ne saurait recevoir la même éducation qu'un autre.

Au départ, il s'agit de dispenser le même enseignement à chacun. La formule est louable, mais elle repose sur la définition, abstraite, et de l'élève et du savoir qu'il est censé assimiler. On fait l'impasse sur la réalité vécue au nom de quoi ? Au nom d'une idéologie qui privilégie le principe d'égalité sur celui de la liberté.

Autre problème : la « capacité ». Pour les marxistes, l'homme est fortement déterminé par son milieu social. Ils récusent la notion de dons, de qualités innées. En poussant

Des théories de l'éducation

Le débat sur l'école ne date pas d'hier. Dans la littérature française, il commence au XVI^e siècle, avec Rabelais, qui évoque l'éducation idéale dispensée à son bon géant, modèle du gouvernant, Pantagruel. Il s'agit là d'une éducation de type encyclopédiste fidèle à la conception humaniste. Le héros de Rabelais reçoit un enseignement adapté à sa personnalité et capable de développer la moindre de ses facultés. Son précepteur le suit tout au long de la journée. Cette éducation se révèle très aristocratique, comme en témoigne la fameuse Abbaye de Thélème, réservée aux jeunes gens de bonne famille et avalisant les discriminations sexuelles et sociales. Le compagnon de Gargantua, frère Jean des Entommeures, ne s'y trompe pas : ce héros populaire refuse de diriger l'abbaye.

Ainsi s'impose la contradiction du système éducatif : d'une part, la volonté de vulgariser la connaissance, de ne pas en faire l'apanage de quelques clercs, d'autre part, la nécessité de tenir compte de la personnalité de l'élève. La valorisation de l'un de ces deux pôles dépend d'une vision socio-politique. Dans ses *Essais*, Montaigne remet en question l'éducation dispensée et juge les collèges trop généralistes et systématiques. Bien sûr, lorsqu'on a eu l'habitude de se faire réveiller en musique par un père humaniste, et riche, et de converser en latin, il peut être difficile de se mêler au commun... Mais au-delà de l'anecdote, et puis, après tout, le futur maire de Bordeaux ne se situe pas au niveau commun, Montaigne soulève bien là le vrai problème. Faut-il accepter les différences ?

Au XVIII^e siècle, Rousseau prône pour son élève, Emile, une éducation fondée sur la relation individuelle entre le maître et l'élève ainsi que la découverte personnelle et empirique des fondements de la science. Quant à Sophie, la jeune fille à épouser, elle se contentera de s'initier aux rudiments de la culture et de développer l'art de la broderie. En dépit du caractère démocratique que prend souvent la réflexion de Rousseau, il s'agit d'une éducation aristocratique et conservatrice.

Au contraire, Condorcet, mathématicien et homme politique, définit, dans la période révolutionnaire, le code de l'instruction publique qui fondera les bases du système au siècle suivant. Fidèle à l'idéologie des Lumières, il affirme, comme Voltaire, Diderot et Rousseau, que l'ignorance est l'origine de tous les maux. Mais, à l'inverse des autres philosophes et même de Diderot, il veut dispenser un savoir minimal à tous les enfants. Cependant, il met en avant la nécessité d'adapter l'enseignement à la diversité de ses différents publics. Pour lui, la vraie liberté consiste à tenir compte de la réalité vécue.

un peu loin le principe, on peut dire que tout individu qui reçoit une bonne éducation, selon des méthodes d'échauffement qui commencent dès la vie intra-utérine, peut devenir un génie. Or, même des jumeaux possèdent une individualité. Le ridicule du postulat éclate à l'évidence si l'on se place non plus du point de vue intellectuel, mais sur le plan physiologique : qui croira que le milieu peut transformer une physionomie ? Peut-être une bonne hygiène de vie, une meilleure alimentation permettront un développement physique harmonieux.

Allez dire cela à un féroce adepte de la religion égalitariste ! Pas question de remettre en question le credo qui arase toutes les différences et crée des malheureux pour le présent, des chômeurs pour le futur. Certains ne veulent pas reconnaître l'existence des inégalités naturelles. Or, il existe des différences entre les êtres, dès l'origine ; elles s'accroissent à cause des inégalités de droit dont l'individu, devenu citoyen, peut avoir à pâtir. L'école de la troisième République a simplement prouvé que les égalités de droit n'impliquaient pas l'égalité des chances. Accordant à chaque enfant le même droit à l'éducation et les mêmes possibilités de progresser par le savoir, elle visait, de manière fort louable, à pallier les handicaps sociaux.

Or, c'est ce que remet en question *La Maternelle* : à la base même de l'enseignement devrait donc être prise en compte la diversité des classes sociales.

« Je ne saurais trop approuver l'importance donnée à l'éducation morale, mais j'entrevois une difficulté : chaque maîtresse gouverne un trop grand nombre d'élèves. Le temps lui manque pour les morales particulières, appliquées ; il faudrait, à tout moment, prendre tel ou tel enfant sur le fait et dire : "Tu as mal agi, parce que..." On s'y astreint dans la mesure du possible, mais combien insuffisamment ! »

L'enseignement devrait s'appliquer à repérer les aptitudes pour mieux pouvoir les développer, et non se contenter de prôner le modèle unique de l'élève moyen. La sélection permettrait à chacun de s'orienter dans la meilleure direction et à son rythme.

La crise du recrutement

Dans *La Maternelle*, la narratrice incarne une jeune fille de bonne famille déchuë. Dès l'incipit du roman, elle perd son père, donc sa fortune et son fiancé. La relation de cause à effet signale l'ironie grinçante d'un sort que Rose semble accepter comme fatalité organique, avec un humour noir qui prend ses distances vis-à-vis de sa douleur. « *Je me trouvai, du jour au lendemain, orpheline, pauvre, délaissée, car la poésie de mon fiancé ne survécut pas à la perte de ma dot. Et je ne pus empêcher ma douleur d'amante d'envahir ma douleur filiale.* » Ainsi s'impose, d'emblée, la nécessité de faire son éducation, mais une éducation d'une autre sorte que celle que dispense l'université.

Comme dans tout roman d'apprentissage, la narratrice entre dans l'école de la vie. Et que commence-t-elle à y apprendre? Qu'il ne suffit pas d'accumuler les diplômes pour trouver un travail! Belle leçon pour tous nos jeunes chômeurs en herbe! « *Alors apparut, sans remède, la tare d'avoir trop d'instruction.* » Rappelons que la narratrice est licenciée ès lettres, ce qui n'est pas rien au début du siècle, surtout pour une jeune fille. Or, pour être intégré dans l'enseignement primaire, il faut avoir obtenu un brevet d'aptitude. Pour enseigner dans le secondaire, il fallait être « pistonné ».

Le même état de faits se perpétue aujourd'hui. L'Éducation nationale française est gangrenée par un principe égalitariste aveugle : il ne faut surtout pas apprécier les qualités des professeurs pour tenter de savoir où nommer, où placer celui qui fera un meilleur travail à telle ou telle place... Et cet état de choses se perpétue à tous les échelons, de la maternelle à l'université. Cet aveuglement volontaire se développe sous la caution du grand Ordinateur, qui permet à chacun d'évoluer dans la plus totale impunité et de distribuer les postes en fonction d'une illusoire grille de notation, définie à l'ancienneté. Par ailleurs, il contribue, dans le plus grand laxisme, à la création des coterie universitaires qui pratiquent le mandarinate. Qui oserait prétendre, aujourd'hui, que le mérite soit reconnu dans l'enseignement? Personne!

Rose, elle, tente d'obtenir n'importe quelle place, mais elle éveille les soupçons d'une administration méfiante à l'égard de ceux qui ne ressemblent pas au stéréotype.

« Je l'ai compris plus tard : dans les bureaux, j'aurais dû rire bêtement et complaisamment en tortillant la pointe de mon corsage, les paupières baissées, l'air subjugué; j'aurais dû peut-être laver moins mes mains, répandre sur ma robe un peu d'eau-de-vie, de façon à présenter l'odeur de ma condition; sait-on les choses qui donnent confiance à l'administration? »

Que penser d'une administration à ce point victime de représentations sociales? Qui a dit que les femmes de ménage devaient être sales, négligées et alcooliques? Mais quand on fonctionne sur des représentations abstraites, comment s'en dégager?

Il faut que la narratrice se fasse passer pour une imbécile afin d'obtenir un emploi de bas étage, dans une maternelle du vingtième arrondissement, rue des Plâtriers. Tout comme des générations de professeurs, la narratrice se sent travaillée par un grand besoin de donner et par une intense impuissance intellectuelle, imposée par un système aliénant. Une fois accréditée par l'administration, la narratrice doit recevoir l'aval de la directrice sur qui la préfecture exerce des pressions...

La pratique contre la théorie

Les effectifs de la rue des Plâtriers sont considérables : deux cents enfants répartis en trois classes... plus de soixante élèves par classe... Cela laisse supposer l'atmosphère qui devait planer dans ces locaux chauffés au poêle. En outre, la femme de ménage travaille comme une esclave; quatorze heures de travail par jour, un jour de repos par semaine... mais elle a la chance d'être intégrée dans l'administration et de bénéficier d'un emploi sûr. Cependant, il ne s'agit pas, pour l'auteur, d'évoquer les noirceurs de la condition ouvrière, puisque son héroïne n'appartient pas au milieu où elle s'introduit par effraction, comme en observatrice, en spectatrice engagée dirons-nous.

La narratrice ne s'intéresse plus qu'aux enfants, du moins elle ne cesse de s'y efforcer. Et c'est en cela que consiste tout l'intérêt d'un roman, une véritable fiction qui ne se réduit pas à un pamphlet écrit en haine d'un système honni. Non, *La*

Maternelle dénonce, certes, mais moins qu'elle ne constate une réalité présentée comme une fatalité incontournable. En réalité, il semble bien que, déjà, pour Frapié, les carences de l'Instruction publique témoignent à leur façon d'une manière de déterminisme organique.

Rose est sensible à la fraîcheur relative des enfants, quoique la directrice l'engage à tenir ses distances, pour les maladies contagieuses. Elle considère l'école comme un lieu protégé, ce qui peut prendre une connotation laudative au départ, mais qui dégénère rapidement. En effet, la femme de service sert d'intermédiaire entre le personnel enseignant et les familles. Cette situation permet à Rose de mieux apprécier la distance entre la réalité vécue par les enfants et la teneur de l'enseignement.

Tout d'abord, la narratrice remet en question l'attitude trop « *pédagogique* » des institutrices. Voilà qui en fera bondir quelques-uns ! En effet, Rose estime qu'il convient de traiter les enfants avec naturel et sans s'embarrasser de théories. Ensuite, dans *Le Règlement des écoles maternelles*, elle relève des incohérences, notamment, elle ne peut comprendre que l'on donne à ces enfants maltraités leurs parents en exemple. Par un conformisme extravagant, l'école fonctionne en référence à des données abstraites sans se soucier de la réalité vécue. Nous sombrons donc dans l'absurdité dans ce milieu défavorisé où les parents demeurent encore les victimes stéréotypées de l'alcool et du vice.

« Je crois bien que l'enseignement moral se fiche du monde : il supposerait tranquillement que les parents, non seulement sont exempts de tout défaut, mais possèdent les plus hautes vertus et beaucoup d'argent avec. Cet enseignement ainsi basé serait d'un comique prodigieux dans mon quartier des Plâtriers. »

Un exemple : on apprend aux enfants la nécessité de se montrer soigneux et de bien ranger ses affaires. Or, comment accorder une place à chaque chose lorsqu'on a juste la place d'un lit dans une pièce minuscule ? La narratrice se révolte de plus en plus, jusqu'à émettre quelques réflexions dignes d'un anarchiste sur le peu de mérite du riche à ne pas voler chez Potin.

En outre, l'école donne en pâture aux enfants les feuilletons qui les encouragent à faire des héros de malfaiteurs. Ensuite, certaines institutrices pratiquent une justice aveugle : elles se soucient peu de l'impact qu'aura telle ou telle punition sur un enfant plus ou moins fragile. Elles appliquent le même règlement pour tous sans se donner la peine de vraiment expliquer la faute à l'enfant. Ce formalisme engendre un sentiment d'injustice qui peut dénaturer, chez l'enfant devenu adulte, sa conception des rapports sociaux. Enfin, Rose voit dans le manuel de *Morale pratique de l'école enfantine* un ensemble de préceptes incitant à l'hypocrisie. D'ailleurs, si l'on éprouve le besoin de rationaliser la morale en éditant des manuels formalisés, c'est qu'on ne sait pas s'adapter aux circonstances.

Le déterminisme social

Le roman de Léon Frapié s'inscrit dans la mouvance naturaliste. On se rappelle que Zola réalise une grande fresque sociale et développe la saga des Rougon-Macquart, « Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire ». Le romancier naturaliste réalise, dans chacune de ses œuvres, une manière d'expérience : il met en scène des types sociaux caractérisés et il les fait évoluer dans un contexte familial et social qui le détermine et l'incline à évoluer dans un sens plus ou moins précis, plutôt plus que moins. Mais l'observateur peut se prendre au piège même de son point de vue : ainsi, dans *L'Assommoir*, premier grand roman sur le peuple, Zola prend conscience qu'il a accredité la vision du peuple par un bourgeois. Son héroïne, Gervaise, se trouve affectée de tous les défauts qui, selon les manuels d'éducation ouvrière, affligent les représentants de sa classe : elle sombre dans l'alcoolisme et la licence. *Germinal* évoque, lui, la révolte de mineurs qui commencent leur éducation socialiste.

La Maternelle ne se situe pas à la Goutte d'Or, comme *L'Assommoir*, mais à Ménilmontant, un quartier ouvrier dont Frapié donne une description édifiante. « Sur vingt boutiques, on en compte quatorze de marchands de vin et quatre de brocanteurs. » La description d'un ancien quartier de Paris vaut pour son caractère historique et ses détails sociologi-

ques. Surtout en ce qui concerne le vêtement, qui donne à voir directement la catégorie sociale à laquelle on appartient. Aujourd'hui, le quartier de Ménilmontant est toujours aussi populaire qu'au début du siècle. Quant à la rue des Plâtriers, elle n'existe pas. On trouve, non loin de la rue de Ménilmontant, une rue des Plâtrières et une petite école, qui ont pu servir de modèle à Léon Frapié. Mal pavée, de structure irrégulière, la ruelle trahit encore sa vétusté, quoique les travaux de rénovation contribuent à sa remise en état.

Revenons au principe du romancier naturaliste. Quel devrait être le remède au déterminisme? L'école. Voilà ce qu'imagine la narratrice au début du récit.

« Si l'école ne vivifie pas et n'arme pas cette enfance, que retrouvera-t-on dans quinze ou vingt ans? Une génération déjà végétante actuellement; une humanité à peine profitable aux exploiters, lâche à décourager les philanthropes et stupide à justifier l'injustice exterminatrice. »

La narratrice ajoute encore foi au credo de l'école formatrice et libératrice. Et il est facile, certes, à un dictateur de profiter de l'ignorance de la foule, de susciter en elle les plus bas instincts... Or, l'école ne contribue qu'à avaliser le déterminisme social parce qu'elle emprunte ses préjugés à la société qui la forme et qui décrète le contenu de l'enseignement sans critiquer ses *a priori*. Rose décèle donc toute une série de déterminismes, sexuel, physique, mental...

« Sans viser à la tragédie, n'incline-t-on pas à ce résumé: "Travaillez, prenez de la peine, mais gare à l'ambition punie, et pas d'investigation trop curieuse. L'auto-concurrence fallacieuse: la croix, les bons points; la lutte décevante entre salariés; la lutte avec le morceau de bois, le morceau de fer que vous façonnerez, bravo! mais pas la lutte avec votre misère... Vous, les dénués, soyez soumis, mais soyez héroïques: il est beau de mourir pour perpétuer l'état de choses actuel." »

L'école encourage donc les pauvres à le rester en les endoctrinant, en leur faisant assimiler les principes bourgeois de la morale comme autant de préjugés qui confortent le système. Rose ne peut supporter l'absence totale de respect

dont témoigne un formalisme égoïste et hypocrite. Seul l'argent fait la loi dans une société en proie à ses démons et on exige des autres une moralité que l'on se dispense de pratiquer ! Il faudrait donc réguler les naissances et établir un code de l'enfant avant de vouloir énoncer des jugements dénués de tout fondement. Voilà ce qui revient au Ministère de la famille...

Un journal dans le roman

Le journal de la narratrice pourrait, à la limite, apparaître comme un roman typiquement naturaliste. En effet, on peut se demander si l'auteur n'a pas, intentionnellement, réuni toutes les catégories naturalistes pour montrer que leurs limites mêmes accèdent à leur validité. Autrement dit, la narratrice reprend tous les « tics » des romanciers naturalistes pour tenter de se dégager de ses préjugés puis, enfin, constater qu'elle ne parvient pas à se défaire d'une fatalité sociologique... Finalement, la critique, sous-jacente, du naturalisme s'inscrit dans le cadre plus large d'une dénonciation des lourdeurs d'une société en proie à ses propres catégories aliénantes parce qu'inconscientes.

Un des procédés naturalistes consiste à repérer des catégories partout. Ainsi, les enfants témoignent eux aussi des différenciations sociologiques qui existent dans la société des adultes, du boutiquier au journalier non spécialisé. Ainsi s'impose une hiérarchie à l'intérieur de la classe ouvrière et la précarité des conditions de travail et de vie. En outre, dans tout groupe d'enfants, selon la narratrice, il existe une grande variété de types, définis en référence à la physiologie et à la psychologie. D'où la série de portraits que Rose dresse, en bonne émule de Zola, des petits élèves.

Les pauvres souffrent de malnutrition, pauvres rejetons d'une race usée par les excès. Voilà le point de vue que semble accrédi-ter la narratrice, pleine de pitié pour ces petits malheureux. Pour elle, ils incarnent la « *notion pénétrante de pauvreté* ». Elle refuse cette humanité souffrante et plus encore le système qui l'engendre. Mais elle ne comprend la signification de sa révolte qu'au terme d'un apprentissage personnel.

« Avec tous les individus que je connais maintenant, ma pensée travaille singulièrement : je peux, à tels enfants, attribuer tels auteurs, par induction, à tels parents, telle existence. Je constate en moi des acquisitions stupéfiantes et des erreurs, des préjugés en déroute, que j'aurais gardés forcément si je n'avais pas touché à la pâte même du peuple. »

Le déclassement de l'héroïne sauve le roman du formalisme, puisqu'elle remet en question son propre déterminisme social : elle regrette la distance qui se creuse entre les classes, avalisée par la hiérarchie administrative. En effet, la « *Normalienne* » jouit d'un prestige assuré et la pauvre femme de service ne saurait tenter l'expérience de la classe. Rose se sent exclue de sa classe mais, à l'intérieur même de la classe ouvrière, elle aussi est en question, puisque les mères la considèrent comme une domestique. Elle doit ravalier son orgueil lorsqu'on lui donne un pourboire, mais elle poursuit son expérience comme elle s'initierait à une ascèse. Elle tente, en vain, de s'intégrer dans ce milieu. La première barrière est d'ordre linguistique, mais le principal défaut de Rose tient à sa confusion des catégories. Elle veut se faire aimer et ignore que l'éducatrice doit s'efforcer de ne pas mélanger sentimentalité et apprentissage.

Une histoire d'amour en filigrane

La Maternelle ne se contente pas d'évoquer le monde de l'enfance. Le roman est sous-tendu par le refoulement des besoins intellectuels et le refus de la passion amoureuse. Dès le début, la narratrice tient son journal pour exprimer ses tourments. Elle proteste lorsqu'elle laisse entendre qu'on (qui ? le délégué cantonal ?) se moque tendrement de sa déformation de la réalité. Ses critiques seraient liées au contexte sentimental qu'elle commence par rejeter. Cette manière de présenter le récit tend à créer un effet de suspense qui dramatise l'ensemble de la narration.

L'oncle de la narratrice, vieux conservateur, tente d'aller contre l'émancipation de sa nièce. Pour lui, sa nièce ne saura se défaire de son atavisme social. Certes, Rose s'abrutit de travail pour oublier de penser, mais elle ne parvient pas à faire table rase. Elle se désigne des ennemis, comme le délé-

gué cantonal qu'on lui présente, d'emblée, comme furieux contre elle parce qu'elle a obtenu la place qu'il voulait donner à une autre. Elle éprouve le besoin de haïr un coupable, sans prendre conscience que toute relation passionnelle est fondamentalement ambiguë.

Dans le cours du récit, le délégué cantonal se révèle généreux. Il semble comme déteindre sur la personnalité de la narratrice. Ou inversement? Lui aussi voudrait remédier à la misère des pauvres enfants et il sait que, à la base, il s'agit d'une question économique. Quoi qu'il en soit, la narratrice ne cesse de le provoquer et de trahir ses sentiments pour lui. D'autant que le contact quotidien avec les enfants développe en elle un sentiment maternel inassouvi.

Une fatalité sociale irrémédiable

Finalement, le drame de la mère qui rate son suicide et la diatribe réaliste de la mère de famille sonnent comme un constat d'échec. Rose ne pourra pas s'intégrer au monde ouvrier parce que vouloir le faire, c'est accrédi-ter l'idée qu'il ne doit pas changer. Ses membres les plus lucides ne songent qu'à lui échapper. Le dénouement le laisse entendre : la narratrice rejoindra M. Libois, le délégué cantonal, mais cette fin ne saurait avoir les accents d'un *happy end* pur et simple. En soulignant le rôle du conditionnement idéologique imposé par l'école, au service de la classe dominante, Frapié précède les critiques des surréalistes, de Céline (*Voyage au bout de la nuit*) et des sociologues comme Bourdieu et Passeron (*Les Héritiers*, Minuit) ou Charlot (*La Mystification pédagogique*, Payot).

Henri Béraud

Le Vitriol de lune

(Albin Michel)

Prix Goncourt 1922

L'attribution du prix

Le 22 novembre 1922, les Dix (Elémir Bourges, Rosny aîné, Henry Céard, Léon Hennique, Gustave Geffroy, Léon Daudet, Jean Ajalbert et Rosny jeune) se réunissent chez Drouant, en l'absence d'Emile Bergerat et de Léon Descaves. Henri Béraud est soutenu par Rosny aîné, Geffroy, Rosny jeune et Ajalbert, Jules Romains par Hennique, et Oudart (*Ma jeunesse*) par Daudet.

En 1922, deux auteurs âgés chacun de trente-sept ans concourent pour l'attribution du prix : Jules Romains avec *Lucienne* et Henri Béraud avec *Le Martyre de l'obèse*. Au deuxième tour, le second l'emporte par cinq voix (les deux Rosny, Geffroy, Bourges et Ajalbert) sur le premier (Hennique, Céard, Bergerat et Descaves). Daudet vote pour Oudard. La voix du président, Geffroy, compte double et Béraud obtient le prix.

Fait peu courant, le jury couronne deux romans du même écrivain : *Le Vitriol de lune* (1921) et *Le Martyre de l'obèse*. Il

s'agit donc de reconnaître non tant une œuvre en particulier qu'un auteur. Une aventure identique était survenue en 1907 à Emile Moselly (*Jean des Brebis, Terres lorraines, Le Rouet d'ivoire*). Le cas se reproduira en 1924 pour Thierry Sandre (*Le Chèvrefeuille, Le Purgatoire, Le Chapitre XIII*) et en 1953 pour Pierre Gaspar (*Les Bêtes, Le Temps des morts*).

L'auteur

Henri Béraud naît à Lyon en 1885. Sa petite enfance se déroule dans la chaleur du foyer familial, dans la boulangerie paternelle, « La Gerbe d'or ». Il commence à étudier chez les frères Ignorantins de Saint-Nizier et s'intéresse très tôt à l'époque révolutionnaire ainsi qu'à l'Empire. Il connaît les quartiers de la Croix Rousse, avant d'entrer au lycée, poussé par son père, qui croyait dans le pouvoir libérateur de l'instruction. Mais il abandonne ses études avant le baccalauréat. Il connaît des débuts difficiles et commence par écrire des poèmes symbolistes à la manière de Verlaine : *Poèmes ambulants* (1903). Quinze ans plus tard, il se moque un peu de lui-même dans un article de *Guignol* : « J'ai été poète, et poète symboliste, avec des cheveux qui me cachaient les oreilles, plus un air fatal et une pipe sculptée qui représentait une tête de mort. » Il appartient à un petit groupe de « Rastignac » lyonnais. Albert Londres, le premier, « monte » à Paris et, en septembre 1905, les autres, dont Béraud et Charles Dullin, le suivent à Montmartre, cité Bergère. A cette époque, le futur « obèse » mange de la vache enragée. Il se lance dans le journalisme et pratique l'art difficile du pamphlet.

Il appartient à la génération immolée durant la Première Guerre mondiale : « Nous avons vieilli sans vivre », affirmera-t-il dans un article paru en 1923. Après le conflit, il se révolte contre « *L'Ere des Gérontes* », titre de l'un de ses textes de brillant polémiste. Pendant l'après-guerre, il écrit des poèmes, des articles, qui paraissent dans le *Guignol* lyonnais, *Le Canard enchaîné* (fils du *Crapouillot*) et dans *L'Œuvre* (politiquement classé à gauche). Il attaque l'*Action française* de Maurras et Daudet. En 1919, il fait partie du comité des combattants républicains, présidé par Henri Barbusse.

Son premier roman, *Le Vitriol de lune*, paraît en 1921 et le prix Goncourt, obtenu pour cette œuvre et *Le Martyre de l'obèse*, lui vaut d'être très remarqué. « *Pour la première fois, les Dix couronnaient un journaliste. La corporation s'en trouva flattée. Un concert de louanges s'éleva, unanime et prolongé. Jamais Goncourt ne connut si bonne presse.* » (Jean Buttin, *Henri Béraud, sa longue marche de la Gerbe d'or au pain noir*, éditions Horvath, 1979, p. 176.) Il évoque sa jeunesse dans *La Gerbe d'or* (1928) et ses premiers déboires avec *Qu'as-tu fait de ta jeunesse*. Enfin, il devient grand reporter au *Journal* et au *Petit Parisien*. Son anglophobie et son républicanisme populaire l'inclinent, alors qu'il occupe les fonctions d'observateur politique, à s'opposer à la gauche.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, il écrit dans *Gringoire*, une feuille d'extrême droite, ce qui lui vaut d'être condamné à mort en 1944 à la Libération, bien qu'il n'ait jamais collaboré directement avec l'ennemi. Il obtient d'être gracié par de Gaulle et finit ses jours dans l'île de Ré en 1958. Cette disgrâce entraîna la censure de son œuvre, selon un processus d'oblitération qui frappe aussi Drieu la Rochelle ou Robert Brasillach, dont les œuvres ignorèrent longtemps la réédition.

Or, Henri Béraud marque la première moitié du XX^e siècle. Il trouve un ton fort neuf dans ses romans soit qu'il traite de l'Histoire sur un mode imaginaire avec sa trilogie d'un village du Dauphiné (*Le Bois du templier pendu*, 1926; *Les Lurons de Sabolas*, 1932; *Ciel de suie*, 1933) soit qu'il en retrace les grandes périodes avec brio (*Mon ami Robespierre*, 1927; *Le Quatorze-Juillet*, 1929, etc.). Céline lui-même se demandait s'il avait trouvé, dans ses pamphlets, le ton et atteint la force d'un Béraud.

Henri Béraud a fait un mauvais choix mais, avant de rejeter ses œuvres, écoutons François Mauriac : « *Nous ne sommes presque jamais punis pour nos véritables fautes. Béraud n'a pas besoin de protester qu'il est innocent du crime d'intelligence avec l'ennemi. Les débats l'ont prouvé avec évidence... Mais le jugement est le fruit empoisonné de ces dix années... où il a obéi à ce démon frénétique dont il était possédé de polémiste né.* » (François Mauriac, *Le Figaro*, 4 janvier 1945).

PARASCOLAIRE CULTURE GÉNÉRALE

25 Prix Goncourt

Résumés, analyses, commentaires
25 romans couronnés
par le plus célèbre des prix littéraires

Saviez-vous que d'illustres écrivains comme Marcel Proust, André Malraux, Romain Gary, Michel Tournier, Marguerite Duras, ont obtenu le Prix Goncourt ?

Cet ouvrage vous propose de parcourir ou de redécouvrir, parmi les titres primés depuis 1903, 25 œuvres marquantes d'une étonnante modernité.

Chaque œuvre fait l'objet d'un résumé détaillé et d'une analyse. Une biographie succincte de l'auteur et le récit de l'attribution du prix en complètent l'étude.

Classés par chapitres (La critique de mœurs, Le roman mythologique, L'écrivain et ses miroirs...), ces livres composent à eux seuls un panorama littéraire du XX^e siècle.

**Les Goncourt incontournables
à lire et à offrir**

40 0913 0



9 782501 017824

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7513 02563479 0



marabout



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

